

Pascal Paoli, un Corse des Lumières

Michel Vergé-Franceschi



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cdlm/1162>

DOI : [10.4000/cdlm.1162](https://doi.org/10.4000/cdlm.1162)

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2006

Pagination : 97-112

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Michel Vergé-Franceschi, « **PASCAL PAOLI, UN CORSE DES LUMIÈRES** », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 72 | 2006, mis en ligne le 17 septembre 2007, consulté le 21 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/1162> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.1162>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2021.

© Tous droits réservés

Pascal Paoli, un Corse des Lumières

Michel Vergé-Franceschi

- 1 Pascal Paoli est une des figures les plus marquantes de l'histoire de Corse. Le « héros » insulaire du XVIII^e siècle fait partie d'une sorte de trilogie avec San Piero Corso, au XVI^e Siècle et Napoléon Bonaparte au XIX^e siècle. Personnage considérable, l'homme est assez peu aimé en France où il est historiographiquement regardé comme l'opposant à la cause française -en Corse- et comme le chef d'un "Etat Corse" qui a existé de 1755 à 1769, c'est-à-dire de la veille de la guerre de Sept Ans (1756-1763) jusqu'au moment où il a été battu par les troupes du roi Louis XV lors de la bataille de Ponte Novo. Par contre, Paoli est regardé comme un grand homme, ailleurs dans le monde, en Angleterre notamment, mais aussi aux Etats-Unis, où il y a six ou sept villes qui répondent au nom de *Paoli'cities*.
- 2 Le personnage a été souvent fort caricaturé parce qu'on le regarde généralement comme un simple opposant aux Génois installés dans l'île dans ce que l'on appelle "les présides", c'est-à-dire Bastia, Ajaccio, Calvi et Bonifacio. Paoli serait en quelque sorte le chef des « nationaux » ou patriotes, appelés « rebelles » par les Génois. Il serait l'ancêtre des nationalistes, des Corses indépendantistes, par opposition au père de Napoléon, Carlo Bonaparte, avocat à Ajaccio qui a fait le jeu de la France, au lendemain de la défaite paoliste de Ponte-Novo. Or, les choses sont beaucoup plus complexes quand on regarde de près l'histoire des familles Corses, leurs généalogies, leurs réseaux.
- 3 Lorsque l'on parle de la Corse -comme lorsque l'on parle de l'Ecosse -, on parle toujours de « clans », et, ce qui m'a intéressé, en tentant de reconstituer au jour le jour, la trajectoire politique et philosophique de Paoli, c'est de reconstituer -avant Paoli-, avant sa naissance à Morosaglia, dans le Rostino, en 1725, ces réseaux, car lorsque Pascal Paoli naît dans son petit hameau de soixante et dix âmes (le hameau de La Stretta), les Corses forment depuis le XVI^e siècle une véritable « diaspora » (déjà), et ce au plus haut niveau, au sein de toutes les Cours européennes. Ils y résident, et y occupent de hautes fonctions, lesquelles correspondent à leurs aspirations « politiques » c'est-à-dire en fait : « religieuses ». Les Corses ultra-catholiques ont fait le choix de s'établir à Rome (au sein des huit cents Corses qui composent la garde pontificale), à Venise (en guerre

contre l'Ottoman), à Cadix ou Barcelone (auprès du Roi Catholique). Les Corses plus « tolérants » choisissent généralement de s'établir à Marseille ou au Louvre (les Ornano) auprès d'un Très Chrétien allié du Turc depuis François 1^{er}, depuis la signature des capitulations avec La Porte (v.1536-1538).

- 4 Le Corse ne part pas pour une destination « par hasard ». Il part toujours en fonction d'une adhésion à une idée, ou à une idéologie : s'il veut combattre le Turc, il prend du service à Venise par exemple, afin d'aller combattre l'Ottoman dans la guerre de Candie (1645-1669), comme ses aïeux le combattaient à Lépante (1571). S'il veut plus simplement « négocier », « trafiquer » avec les Echelles du Levant, s'il se sent plus « négociant » que soldat, alors il s'installe à Marseille ou Livourne, comme les Lenche, et se lance dans la pêche au corail, le commerce de la soie (les Porrata de Morsiglia), ou celui du moka. Le Corse ultra-catholique s'engage volontiers dans l'ordre de Malte (les Vinciguerra de Bastia), ou sous la bannière des chevaliers toscans de Saint-Etienne (les Favarelli bastiais). Le Corse « moins catholique », si je puis dire, se fait au contraire l'allié du Turc et des raïs barbaresques, tel Sampiero Corso (v.1498-1567), et devient volontiers consul de France à Alep, tel Sanson Napollon de Centuri (v.1583-1633). Pour un Corse comme Sampiero Corso, par exemple, venir servir le Valois (François 1^{er}, Henri II), c'est s'engager dans une politique qui n'est pas une politique anti-musulmane, une politique qui n'est pas une politique anti-turque. En cette île réputée inféodée au catholicisme, Sampiero s'est emparé en 1553 de Bonifacio, de Bastia et d'Ajaccio, avec l'aide des Turcs ! Le Trésor de la cathédrale de Bonifacio a même été inventorié par Sampiero pour être donné ensuite à ses alliés, corsaires musulmans, c'est-à-dire à Dragut ! En cette Corse réputée « *patrimoine de saint Pierre* », il ne faut pas oublier que la dernière entrevue, accordée par Soliman le Magnifique à un « diplomate » étranger, ne fut autre que Sampiero !
- 5 **Première remarque** : Pascal Paoli naît au sein d'une famille qui n'a fait état d'aucune adhésion politique quelconque avant sa naissance. Ses ancêtres n'ont pas combattu à Lépante, à la différence de beaucoup de Corses. Ses ancêtres ne se sont pas engagés dans la guerre de Candie. Ni anti-turcs, ni « Croisés » d'un autre temps, ils se sont contentés d'être des Corses « de base », à la différence des Giafferi de Talasani, colonels au service de Venise sur cinq générations, ou des Ceccaldi de Vescovato, engagés au service des armées d'Espagne, notamment sous Philippe V. A la différence de ces grands lignages insulaires, Paoli est un homme humble : il n'appartient pas du tout aux élites insulaires et ses ancêtres ne se sont jamais engagés dans un réseau quel qu'il soit : pro-génois, pro-vénitien, pro-florentin, pro-pontifical, pro-français, pro-maltais ou pro-turc. Sa famille est une famille de paysans solides : Pascal est petit-fils de meunier, et, à force de mérite, de travail, de lectures, cet autodidacte, bien formé par son père, va devenir le Corse le plus célèbre de son temps, à une époque où, jusqu'en 1789, ce qui domine pour mettre en valeur un individu, c'est tout de même le principe de la « naissance », laquelle a le pas sur l'éducation, sur l'instruction, dont Paoli va se faire le chantre en Corse, en Grande-Bretagne, et en Europe, et ce jusqu'à sa mort, au point de léguer ses biens aux écoles de Corte et de Morosaglia et à l'Université de Corte, fondée par lui (actuelle Université Pascal Paoli).
- 6 **Deuxième remarque** : Pascal Paoli, petit-fils d'un meunier de Morosaglia, naît dans une famille qui n'a jamais été à Lépante ou à Candie certes, mais qui ne manifeste pas non plus un catholicisme exacerbé. En Corse, dans chaque famille, et jusqu'à aujourd'hui, il y a des « Angelo », des « Angelo Santo », des « Giacomo Santo » ; or, chez

les Paoli, il n'y a pas un seul enfant appelé « Angelo », pas un seul appelé « Santo », et ce sur cinq générations. Jusqu'au trisaïeul de Pascal, on n'a aucun de ces prénoms, caractéristiques en Corse, tel « Toussaint », prénom fort répandu jusqu'à la guerre de 1940. Chez les filles, il en va de même : pas de « Maria », mais des « Dionisa », des « Doria », c'est-à-dire « Adoria » (adorée). Et chez les garçons des « Clément », des « Felice », ce qui signifie « bonheur », « félicité ». Lui-même est baptisé sous les prénoms d'« Antonius, Philippus, Pasqualis ». Il doit son prénom « Antoine », à son parrain médecin ; son prénom « Philippe » à feu son grand-oncle Philippe Valentini, localement illustré ; et son prénom « Pasquale » à l'époque de sa naissance parce qu'il est né le premier vendredi (6 avril 1725) qui a suivi le dimanche de Pâques (1^{er} avril 1725). Sa famille est du reste tellement superstitieuse qu'on le dira à vie né... le 5 avril, c'est-à-dire le jeudi et non le vendredi, jour de la Crucifixion, jour de jeûne, jour néfaste dans le mental insulaire (et ce jusqu'à ces dernières années).

- 7 Pas d'Angelo. Pas de Santo. Pas d'ancêtres à Lépante ni à Candie. Mais en revanche, chez les Paoli, on est volontiers en procès, de génération en génération, avec des ecclésiastiques. Le père de Pascal est en procès avec divers curés de sa région et le grand-père meunier était également en procès avec un riche chanoine de Bastia pour affaires d'intérêts. Il s'agit donc d'une famille qui sait au besoin s'opposer au clergé local tout puissant, et qui n'est donc pas, comme on le croit trop souvent, une famille traditionnelle corse, réputée soumise à l'influence prétendue pernicieuse des prêtres, influence que l'on dénonce volontiers jusqu'au 19^{ème} siècle.
- 8 **Troisième remarque**, tout à fait exceptionnelle : Pascal naît d'un père (Hyacinthe Paoli) et d'une mère (Dionisa Valentini) que Hyacinthe a tirée « d'un lit étranger », car Dionisia avait déjà été mariée à un homme toujours vivant lors de son second mariage ! Quand on sait qu'en Corse le fait de toucher la chevelure d'une femme la rendait inapte au mariage parce qu'on l'avait « déshonorée », le fait que la mère de Pascal se soit remariée, sans être veuve, est un fait tout à fait étonnant ! En effet, Dionisia avait été mariée par un oncle prêtre à un de ses cousins Valentini et son premier mariage a été cassé, au bout de sept ans de mariage, vraisemblablement pour impuissance, puisque son mariage avait été très régulièrement célébré, avec dispense de consanguinité au quatrième degré. Le père de Paoli a alors pu épouser celle qu'il avait aimée apparemment dans sa jeunesse ; mais, compromis dans une rixe, il avait été obligé de s'expatrier de l'île.
- 9 En 1710, après sept ans d'absence, Hyacinthe a réussi à faire casser par le Tribunal de l'Officialité ce mariage et Dionisa, qui n'avait jamais eu d'enfant jusqu'à présent, en a six ou sept dans les années qui suivent son mariage avec Hyacinthe. Ceci prouve déjà que du temps du père de Pascal, les Paoli n'avaient guère de respect ni pour le sacrement du mariage ni pour la dispense épiscopale accordée à Dionisia et au cousin Valentini par l'Evêché de Mariana. Ceci prouve aussi une grande liberté d'esprit et de parole dans le couple des parents de Pascal, puisque la mère de Pascal a dû confier ses malheurs conjugaux à Hyacinthe, qu'elle avait connu adolescente. Ceci prouve aussi une vraie complicité dans ce qui allait devenir le couple des parents de Pascal, et beaucoup d'amitié et de compréhension de la part des deux conjoints respectivement. Deux conjoints qui entament du reste un nouveau procès contre un nouvel ecclésiastique : l'oncle prêtre contre lequel il faut plaider afin de récupérer la dot de Dionisia, d'où la nécessité de faire intervenir au civil le gouverneur génois de Corse en poste à Bastia, capitale politique de l'île.

- 10 Sur l'enfance de Paoli, de 1725 à 1735, on sait peu de choses. On a quelques inscriptions dans les registres de taille de la famille Paoli. On voit la mère qui disparaît de l'un des registres assez tôt, ce qui laisse supposer qu'elle est morte vers la cinquantaine en mettant son dernier enfant au monde. Ce n'est que dans sa vieillesse que Paoli dira : « *Je n'ai jamais vu les yeux d'une femme aimante se pencher sur moi* ». Il y a une lettre à Maria Cosway, dans les années 1800, où il parle de sa mère, en disant « *Je n'ai jamais connu le regard de ma mère, etc...* » Donc apparemment sa mère est morte, lorsqu'il était très jeune.
- 11 1735, Pascal a dix ans, et apparaît en Corse un personnage qui va jouer auprès de lui, et dans toute l'histoire corse, un rôle essentiel. Ce personnage, c'est Théodore de Neuhoff, que l'on présente régulièrement comme un roi d'opérette. Or, Neuhoff est un personnage considérable. Baron westphalien, Neuhoff débarque en 1735 en Corse et il est acclamé dans les jours qui suivent comme « *roi de Corse* » par des gens fort cultivés : Giafferi, cinquième génération de colonels à Venise, Ceccaldi, colonel au service de l'Espagne, Sebastiano Costa, avocat à Livourne. Sous prétexte que Neuhoff distribue quelques bottes et quelques sequins, on l'acclame : « *Vive le Roi Théodore* » ! En fait, Neuhoff gravite dans l'histoire européenne depuis la mort de Louis XIV, depuis les années 1717/1719, au moment des complots jacobites qui sont en train de se tramer à Londres et à Madrid, au moment du complot de Cellamare en particulier.
- 12 Avec Neuhoff, on pénètre dans un contexte qui est capital pour comprendre toute l'histoire de Paoli. En effet, depuis 1688, les Stuart ont été renversés de leur trône à Londres, lors de ce que l'on appelle « *la glorieuse révolution* », « glorieuse » car le sang n'a pas coulé. En 1688, Jacques II Stuart est venu se réfugier au château de Saint Germain-en Laye et, à partir de 1688, et jusqu'en 1788, donc exactement sur un siècle, puisque le dernier rejeton mâle de la dynastie des Stuart meurt en 1788, on va voir que les paolistes sont inféodés aux Stuart, à la philosophie Stuart et très proches de la dynastie écossaise. Ceci sort étonnement la Corse de son contexte traditionnel : la Méditerranée. Et ceci situe en revanche la Corse non plus sur un axe ouest-est (Barcelone, Corte, Gênes, Livourne), mais sur un axe nord-sud (Edimbourg, Metz, Corte, Palerme).
- 13 A partir de 1688, les Stuart détrônés résident pour commencer à Saint-Germain en Laye en attendant de s'établir à Rome ou Florence. En 1717-1719, se trame en Europe tout un complot jacobite, entre Edimbourg, Londres et Madrid, afin de restaurer le fils de Jacques II : le Prétendant Jacques III Stuart. Et qui trouve-t-on au centre de ce complot ? Neuhoff, marié à une certaine Lady Sarsfield, d'origine irlandaise, fille de Patrick Sarsfield, officier des armées de Louis XIV, tué en 1693 à Neerwinden, petit-fils du chef des catholiques irlandais, Rory O'More, grand ennemi de Cromwell dans les années 1650. Mais il y a plus intéressant : la mère de Lady Sarsfield, on la trouve mentionnée aussi bien dans les *Mémoires* du duc de Saint Simon que dans le *Journal* du marquis de Dangeau. Née Honorée Burke, veuve Sarsfield, elle s'est remariée à Paris en 1695 au maréchal de Berwick, qui n'est autre que le fils naturel de Jacques II Stuart et d'Arabella Churchill. C'est-à-dire que Neuhoff, prétendu « *roi bouffon* », a en réalité une belle-mère qui est elle-même la bru du roi d'Angleterre Jacques II ! A partir de ce moment-là, les Stuart sont omniprésents autour de Neuhoff, et ce dès son mariage avec Lady Sarsfield en 1715/1717.
- 14 Pendant vingt ans, Neuhoff ne cesse de faire le jeu des Stuart en Europe -dynastie détrônée mais proche de l'immense réseau « cosmopolite » et maçonnique du temps-, et c'est la raison pour laquelle on n'a pas su si longtemps quel pays il servait. On a dit :

sert-il l'Espagne lorsqu'il réside à Madrid ? Non, mais en Espagne, il est au service de toute une clientèle jacobite, serrée autour du duc d'Ormond, parent de Lady Sarsfield et grand chef jacobite en exil. On a dit : sert-il Vienne ? Non plus, mais partout, de Madrid à l'Europe centrale, Neuhoff entretient des liens étroits avec des comploteurs et agitateurs professionnels, tel Rakoski, révolté de Transylvanie, qu'il a côtoyé jeune homme à Versailles dans l'entourage commun de la princesse Palatine, de la marquise de Dangeau et de son fils le colonel de Courcillon, l'un des premiers protecteurs de Neuhoff. Existe, autour de Neuhoff, de 1717 à 1735, tout un réseau jacobite que nous avons patiemment reconstitué et ce réseau devient, à partir de 1735, le réseau des Paoli père et fils (Hyacinthe puis Pascal), et ce jusqu'à la mort de Paoli à Londres en 1807.

15 Neuhoff n'est pas en effet arrivé en Corse en 1735, par hasard : sa venue a été très largement préparée par Giafferi, Ceccaldi et Hyacinthe Paoli, et tous trois ont été très étroitement associés à ce très bref règne de Théodore 1er en 1735/1736. A noter deux ou trois choses importantes au cours de ce « règne » :

- 1) Théodore, depuis la Corse, en 1736, dépêche un Corse pour aller assister au mariage de sa nièce dans son petit village de Westphalie, à Rùchbergen. Or, cette nièce épouse un certain Garibaldi, médecin de son état. Et on lit dans les *Mémoires* du comte Leonetto Cipriani (Centuri 1812-Centuri 1888), publiés à Bologne en 1934, que Garibaldi, né à Nice en 1802, descendrait d'une nièce de Neuhoff. Je ne sais pas si c'est vrai : le père de Garibaldi, Dominico, armateur à Nice, est né en 1770. Le grand-père Angelo, relativement aisé, a offert une nourrice puis un précepteur à ses enfants. Il vivait en 1750. Mais en amont, je ne sais rien, et cela mériterait pourtant d'être fouillé. Angelo était-il le fils ou le neveu de ce médecin (Gio Batta Garibaldi) et d'Amélie de Neuhoff ? Peut-être.
- 2) Neuhoff, avec l'aide de l'avocat Sebastiano Costa et de Hyacinthe Paoli rédige un ensemble de textes destinés à donner à la Corse une sorte de première Constitution (même si le mot est fort exagéré), mais cela est fort novateur, plus de quarante ans avant Jefferson !
- 3) Si Neuhoff s'intéresse tant à la Corse c'est en tant que « client » des Berwick, c'est-à-dire des Stuart, lesquels ont des prétentions sur l'île car les descendants du maréchal de Berwick, descendants des Stuart, ont du sang corse dans les veines car issu du plus riche marchand corse de Séville au XVIe siècle, le célèbre Vincentello, honoré de l'amitié de Philippe II d'Espagne qu'il logea ! Mais le règne corse de Neuhoff est bref (quelques mois), et le « Roi d'un été » est obligé de quitter l'île qui est alors en effervescence, et ce de 1729 à 1769.

16 Pourquoi ? Parce que la Corse est en état de révolution pendant cette longue période appelée « la guerre de Quarante Ans ». Cette révolution corse serait née à cause d'un prétendu vieillard, appelé Cardone, révolté dit-on contre le receveur des tailles, génois, car il n'aurait pas eu de quoi lui payer son impôt. Ce dénommé Cardone aurait ameuté la population de son village, puis de toute la piève, puis de la province entière. Et, pour le soutenir, les Corses se seraient révoltés contre les Génois, pour une histoire somme toute assez modeste : celle d'une pièce trop usée –celle de Cardone-, que le collecteur des tailles génois aurait refusée. Or, dans toutes les archives corses, Cardone n'existe pas, aussi bien dans les archives du Fonds Corsica à Gênes, que dans les archives d'Ajaccio ou de Bastia.

17 Je suppose que Cardone est un nom d'emprunt, une sorte de nom d'opération (style opération Overlord), parce qu'il y a des ducs de Cardone en Catalogne, très proches de la princesse des Ursins, très proches de Philippe V d'Espagne, et je pense qu'autour de la duchesse de Cardone et de la *Camera mayor* de la Reine Elisabeth Farnèse, s'est tramé tout un complot dont l'objectif aurait été de faire passer la Corse sous l'obédience de

l'Espagne ou d'une famille inféodée au roi catholique (tels les marquis da Silva, descendants du maréchal de Berwick), puisque l'Aragon revendiquait la Corse depuis le XVe siècle, d'où d'ailleurs le siège de Bonifacio en 1420, et le prétendu creusement « en une nuit » (!) du fameux « escalier du roi d'Aragon », dans les hautes falaises bonifaciennes. Donc, à partir de 1729, il y a cette célèbre « révolution corse », issue de la révolte dite « de Cardone » et ce mouvement s'amplifie jusqu'en 1735-1736 époque où le père de Paoli, Hyacinthe, devient l'un des trois « généraux de la Nation Corse » (avec Giafferi et Ceccaldi), lesquels deviennent ensuite les principaux soutiens du roi Théodore. Celui-ci étant battu en 1736, et contraint à l'exil, ils sont tous trois obligés d'émigrer à leur tour : Ceccaldi en Espagne, Giafferi et Hyacinthe Paoli à Naples (1739), où il débarque avec son fils Pascal, quatorze ans.

- 18 A partir du moment où ils sont à Naples, l'historiographie traditionnelle a dit pendant très longtemps : on ne sait rien de la jeunesse de Paoli. La chance a voulu que dans la correspondance de Paoli, publiée par le Docteur Perelli dans les années 1880, j'ai été interpellé par une lettre de Paoli, 75 ans, qui reçoit à Londres un jeune génois de 38 ans, Andrea Vincenzo Giustiniani, et Paoli dit : « il n'a pas dans les yeux le feu du regard de sa grand-mère maternelle » qui l'avait protégé, quand il était jeune, dans le Royaume de Naples. Mon goût pour la généalogie fait que j'ai cherché cette grand-mère maternelle : et je l'ai retrouvée. Andrea Vincenzo est fils d'une Maoni, et, grâce à des archives privées, j'ai découvert que cette grand-mère maternelle n'était autre que la comtesse de Newburgh, laquelle m'a ouvert de nombreuses voies. En effet, elle est sœur de Mary de Newburgh, femme du Grand maître maçon Lord Derwentwater, le premier à avoir « tenu maillet » en France dans les années 1725-1726 ! C'est-à-dire que Pascal Paoli, dont l'appartenance maçonnique est certaine à partir de 1778, est en réalité au contact de la maçonnerie européenne dès l'âge de dix ans, Neuhoff étant proche parent de Lord Killmarnock et, à quatorze ans (1739), il évolue à Naples au contact de la famille de Newburgh, c'est-à-dire de la famille de Lord Derwentwater qui sera décapité en 1746 à l'issue de la malheureuse défaite des jacobites à Culloden (Ecosse), et ce pour avoir soutenu le prétendant Stuart.
- 19 Donc tout jeune, Pascal n'a cessé de graviter au sein d'un milieu maçonnique. Ce qui est également très intéressant à noter, c'est le discours tenu par Hyacinthe, dès 1729-1735 : discours empreint d'une très grande modernité, notamment en matière de tolérance religieuse. Pascal, adolescent puis adulte est tout d'abord un « héritier » : l'héritier de deux personnages : son père et Neuhoff. Ce qui corrige ce que l'on affirme le plus souvent à savoir que Paoli a été influencé par le maçon Montesquieu. Or *l'Esprit des Lois* date de 1748. Pascal est né en 1725. Et il n'a pu avoir un accès direct au texte que lorsqu'il a été publié en italien : il a alors presque trente ans ! En revanche, il est bon de remarquer que dans les discours de Hyacinthe de 1735, rapportés par Sebastiano Costa, treize ans avant la publication de *l'Esprit des Lois*, existent déjà des formules à la Montesquieu, ce qui pourrait se comprendre de par l'existence de tout un réseau qui véhicule déjà les mêmes idées, dès les années 1730, étonnant réseau « corse », car il ne faut pas oublier que Montesquieu écrit *l'Esprit des Lois* à Forcalquier en Provence, chez les Brancas de Forcalquier, famille de la maréchale Alphonse d'Ornano, le fils de San Piero Corso étant entré par mariage dans cette maison ! Avant Montesquieu, Hyacinthe tient déjà un discours fait de tolérance, d'intelligence, d'espérance en la méritocratie, un discours d'ouverture de cœur et d'esprit dont il a fait montre, dès 1710, lors de la dissolution du premier mariage de son épouse Dionisia Valentini.

- 20 A Naples toutefois, les jours s'écoulaient modestement. Pascal y réalise une carrière assez médiocre de sous-lieutenant au *Real Farnèse* au sein duquel il n'a aucune possibilité d'ascension sociale : il n'est pas noble, même s'il y a aujourd'hui des armoiries sur sa maison, à Morosaglia ; il n'est pas « né », comme on le disait au XVIII^{ème} siècle. Il n'est pas riche en ces temps de vénalité des offices, des charges et des emplois, y compris militaires. Il écrit même certaines lettres dans lesquelles il reproche d'ailleurs à son père d'avoir quitté la Corse en disant : « *Tant que vous étiez, Monsieur mon Père, en Corse, vous étiez Général de la Nation, et vous pouviez faire des colonels et maintenant que vous êtes vraiment colonel (colonel du roi de Naples) vous n'êtes pas capable de faire de votre fils un simple lieutenant.* » Pascal reste donc sous-lieutenant et cette carrière médiocre dure jusque dans les années 1753-1755.
- 21 Pendant ces années là, le vieux Jacques II Stuart, chassé de son trône en 1688, est mort. Son fils, le nouveau prétendant, vit en exil, à Rome, et son petit-fils, Bonnie Prince Charlie, tente de s'emparer du trône de Londres en 1746. En vain. Il est vaincu à Culloden et cette bataille coûte la vie à Lord Derwentwater et à Lord Killmarnock, décapités avec d'autres jacobites.
- 22 1755, Paoli a trente ans et ses premières lettres datent de cette époque. La première est de 1749. En 1755, veille de la guerre de Sept Ans (1756-1763), et alors que les Anglais entament les hostilités sur mer (notamment l'amiral Boscawen, et ce avant toute déclaration officielle de guerre), les circonstances (l'assassinat de Gaffori), font que Pascal arrive en Corse, contre l'avis de son vieux père qui souhaite le retenir dans la péninsule Italienne et il devient « Général de la Nation Corse ». Il crée alors en Corse un Etat tout à fait remarquable en ce milieu du 18^{ème} siècle, avec une armée (deux régiments, deux colonels, une marine corsaire avec une vingtaine de corsaires, que l'on appelle la marine de guerre de Paoli). Il veut créer une Université, comme l'avait voulu Neuhoff, vingt ans auparavant. Il veut créer une monnaie, idée que Théodore avait également défendue, dès 1735. Et cet Etat « rebelle » se substitue peu à peu à l'Etat génois, au doge de Gênes, quoique non reconnu par aucune puissance, même si la Papauté dépêche en Corse un visiteur apostolique.
- 23 Cet Etat fonctionne de 1755 à 1769 et pendant ces quatorze ans, il y a des choses assez curieuses. Tout d'abord, l'intérêt de Rousseau pour la Corse à partir de 1764. L'auteur de « *L'Emile* » ne s'intéresse pas à l'île par hasard. Là encore, il est nécessaire de constater que l'intérêt du philosophe genevois pour l'île est étroitement lié au réseau jacobite. Rousseau n'a pas été contacté par hasard. Lorsque Paoli et Buttafuoco entrent en contact avec lui, Rousseau vit à ce moment là en Suisse, à Mottier, dans la principauté de Neuchâtel et le gouverneur de la principauté n'est autre que Lord Maréchal, mort dans les années 1770, à 92 ans. Lord Maréchal porte ce nom parce qu'il est *Maréchal héréditaire d'Ecosse*. Il appartient à une famille de trois frères, tous trois ultra jacobites, tous trois très proches de Neuhoff entre 1715 et 1717. Rousseau en fait s'intéresse à Paoli par le biais du réseau jacobite et Lord Maréchal est tellement proche de Rousseau qu'il va léguer sa montre à ce fils d'horloger, outre une pension réversible sur sa veuve.
- 24 Deuxième chose plus curieuse : en 1766, arrive à Corte un fameux « trône » qui a fait couler beaucoup d'encre. Ceux des contemporains qui n'aimaient pas Paoli se mirent à prétendre que Pascal voulait sans doute devenir Roi de Corse, d'où la venue en Corse de ce trône de bois doré à la feuille d'or, avec un siège un peu haut au centre, et six plus bas de part et d'autre, c'est-à-dire une sorte de trône collectif. Or ce trône arrive de

Rome – on en est sûr – en mai 1766. Pourquoi Paoli aurait-il attendu onze ans (1755-1766), si ce trône était effectivement pour lui ? S'il avait réellement voulu devenir Roi de Corse, Paoli aurait fait venir ce siège en Corse bien plus tôt ! En fait, en janvier 1766, meurt à Rome le « Vieux prétendant Stuart », fils de Jacques II, mort à 78 ans, lequel laisse un fils, Bonnie Prince Charlie, le vaincu de Culloden. On peut donc émettre l'hypothèse que ce trône a été expédié en Corse (de Rome justement !), par le nouveau prétendant ? Pour devenir Roi de Corse ? Pour créer un réseau maçonnique en Corse ? Ouvrir une Grande loge insulaire ?

- 25 Cette éventuelle venue en Corse de Bonnie Prince Charlie est loin d'être une vue de l'esprit. Ce voyage est en effet préparé très soigneusement par un Ecosais jacobite : James Boswell qui arrive en Corse en octobre 1765 alors que le Vieux Prétendant se meurt à Rome où il s'éteint dès janvier 1766. Et c'est après avoir rencontré Paoli à Corte pendant plusieurs jours que Boswell rentre chez lui alors que le trône doré arrive à Corte en mai 1766. Quant au voyage de Boswell en Corse, lui-même a été fort bien préparé et orchestré puisque le jeune écrivain écossais est arrivé dans l'île muni de toute une série de lettres de recommandation dont une de Rousseau, rencontré en Suisse juste avant d'embarquer pour Centuri où Giacomo Giacomini et la famille Antonetti de Morsiglia devaient accueillir le jeune homme et son valet. Le Tour de Corse de Boswell est bien autre chose qu'un voyage touristique. C'est un vrai voyage politique et les liens qui uniront désormais Boswell et Paoli seront extrêmement forts au point que Paoli devra sa notoriété internationale au jeune maçon écossais à partir de 1769, et au point que Paoli assistera au mariage de Boswell à Londres en 1769 avec une demoiselle Montgomery, descendante de celui qui a tué par hasard Henri II dans un tournoi en 1559.
- 26 A Londres, car Paoli est contraint de s'exiler Outre-Manche au lendemain des événements de 1768-1769. En 1768, est signé le fameux traité que j'ai publié en intégralité, parce que l'on dit toujours « Traité de Vente de l'île de Corse à la France ». Or, le traité s'appelle « Traité de conservation de l'île de Corse à la République de Gênes ». C'est un traité dans lequel Gênes abandonne non pas la suzeraineté de la Corse à Louis XV mais l'exercice de la suzeraineté pour une durée déterminée, c'est-à-dire tant que la guerre de Quarante Ans ne sera pas achevée, tant que les garnisons génoises n'arriveront pas à se maintenir à Bastia, Ajaccio, Calvi et Bonifacio. Gênes a alors besoin que les plus grosses armées du monde (les troupes de Louis XV), maintiennent l'ordre génois dans l'île. Et donc on sait très bien qu'un jour Louis XV donnera la facture au doge en disant : « *l'envoi des vaisseaux m'a coûté tant, l'envoi des troupes m'a coûté tant, les soldats m'ont coûté tant, les vivres m'ont coûté tant. Faire des ponts, faire des chaussées, faire des routes cela m'a coûté tant, pour conduire des troupes jusqu'à Corte* » et il dira à la République, ruinée depuis 1746 – la Banque de Saint-Georges a fait faillite – « *Vous me devez tant* ». Si Gênes peut payer, Gênes récupérera l'île.
- 27 Si Gênes ne peut pas payer, à ce moment là il y a deux articles secrets à la fin du Traité qui peuvent laisser penser non pas à une vente mais à un abandon définitif de l'île à la France. On est donc côté français et côté corse dans une position extrêmement équivoque qui va durer jusqu'au moment où Napoléon dira : « Il faut que la Corse soit française une bonne fois pour toutes. » Mais de 1768 à 1805, si les Corses ne sont plus Génois, ils ne sont pas encore Français au point que Louis XVI hésitera à les convoquer pour les Assemblées de 1787, 1788, comme pour la tenue des Etats Généraux, parce que les convoquer, c'est reconnaître qu'ils sont Français et c'est heurter du point de vue

diplomatique la République de Gênes d'une part et toute l'Europe d'autre part, Londres notamment.

- 28 Après ce traité, Pasquale Paoli, battu à la bataille de Ponte-Novo, embarque et part sans encombre pour Livourne. Son trajet en Europe est alors totalement maçonnique à partir de Livourne jusqu'au Landgrave de Hesse, en passant par la vallée du Rhin, et en évitant soigneusement la France. Arrivé en Angleterre, Paoli est reçu par toute la « sociabilité maçonnique » et il va vivre en Angleterre de 1769 à 1790, pendant vingt et un ans, recevant Boswell, se liant d'amitié avec Marie Cosway, l'épouse du peintre Richard Cosway et entretenant des relations avec toutes les élites, je dirai plus volontiers écossaises qu'anglaises, même si depuis 1707 on parle de Grande-Bretagne, et même si la fusion entre l'Ecosse et l'Angleterre, après 1707, devient une réalité. Mais on voit bien que tous les amis de Paoli, à partir de 1769, ne sont pas, comme on le dit souvent, des Anglais, grossière erreur, mais des Ecossais, presque tous en relation avec l'Université d'Edimbourg, des pasteurs d'Edimbourg, des prêtres d'Edimbourg, des érudits soit Irlandais, soit Ecossais, des femmes professeurs, créatrices d'écoles en Ecosse ou en Irlande et qui continuent tous à graviter dans ce milieu jacobite, au point que l'on a une lettre de Paoli à Maria Cosway que l'on ne peut pas comprendre, si on ne comprend pas qu'il est inféodé aux Stuart depuis sa jeunesse. Il écrit en effet à sa jeune amie en 1788 : « *Les affaires présentes m'appellent dans le Nord* », c'est-à-dire en Ecosse. Pourquoi ? Parce que Bonnie Prince Charlie vient de mourir en 1788, et dès que ce prétendant meurt, il faut aller faire allégeance au nouveau prétendant Stuart : le cardinal d'York, dernier des Stuart et dernier héritier de la dynastie, lequel mourra à Rome en 1807.
- 29 Etabli à Londres dans la maison de la duchesse Douglass, Paoli reste en Angleterre jusqu'en 1790 alors qu'en France éclate la Révolution. On nous dit souvent : « Paoli n'aime pas la France ». « Paoli, c'est celui qui a vendu la Corse aux Anglais ». Pas du tout. Paoli n'aime pas la monarchie absolue, ce qui est tout à fait différent. Au contraire, les idées et les principes de 1789 sont siens : « Liberté, Egalité, Fraternité ». Il n'y a pas chez lui d'hostilité vis-à-vis de la France, il y a hostilité vis-à-vis de ce qu'il considère être l'arbitraire royal à la française, d'où ses préférences pour la monarchie de type parlementaire à l'anglaise, même si celle-ci n'est pas due... aux Stuart ! Le 5 avril 1790, Paoli arrive en France, et le 6, jour de ses soixante-cinq ans, il est reçu à Paris, pas encore par Mirabeau, maçon d'origine Corse, car arrière-petit-fils d'une Lenche de Marseille, pas encore par Bailly, maire de Paris également maçon, pas encore par Lafayette, également maçon, mais la première personne qu'il va voir, ce n'est ni Robespierre, ni Mirabeau, ni Bailly, ni Lafayette, c'est la duchesse d'Albanie, sœur de la marquise de la Jamaïque, toutes deux sœurs de sang et sœurs maçonniques, et la duchesse n'est autre que la veuve du Prétendant Stuart. Veuve depuis 1788, elle vit une folle passion amoureuse avec Alfieri depuis 1783, Alfieri dont Paoli à Londres dévorait les œuvres avant qu'elles ne soient imprimées, preuve de sa grande amitié avec le couple adultérin.
- 30 La première visite que fait Paoli à Paris est donc pour la veuve de Bonnie Prince Charlie et ce n'est que le lendemain que Paoli va aller voir Mirabeau, Bailly et Lafayette. A ce moment là, Paoli est pour une Corse qui appartiendrait à une sorte de réseau fédéraliste français. Très hostile à la monarchie absolue, Paoli n'est pas du tout hostile ni aux Etats Généraux, ni aux Constituants. Arrivé à Toulon, Paoli y est reçu par Joseph Bonaparte, maçon, et arrive à Macinaggio (Rogliano), petit port au Nord du Cap Corse, le 14 juillet

1790, geste très symbolique, car c'est le jour de la Fête de la Fédération. Ce 14 juillet, il embrasse le sol de la Corse où il va jouer le jeu d'une Corse française de 1790 à 1793 parce qu'il trouve que les idées des Constituants sont proches de ses propres idées, de ses idées de tolérance notamment. Il n'est alors pas hostile à la France pendant cette période, mais, lorsque les choses commencent à s'envenimer, lorsque la Loge des Francs-maçons de Bastia est dévastée, lorsque le Toscan Buonarotti est chassé de Bastia, lorsque la France commence à connaître les massacres de septembre (1792) et puis lorsqu'elle sombre dans la Terreur (à partir de 1793), à ce moment là, il ne reconnaît plus ses propres idées dans ce qu'il considère comme une dérive de la Révolution et une négation des idées des Lumières. Il l'écrit d'ailleurs : « *La France de maintenant ce ne sont plus les idées de tolérance d'il y a trois ou quatre ans* ».

- 31 Et donc, à partir de ce moment là, il refait à nouveau le jeu de la Cour de Saint-James, et lorsqu'on lui demande de venir se présenter à Paris en 1793, alors qu'il est chargé par un commissaire de la République, originaire d'un village voisin du sien –Salicetti-, il refuse de se rendre en France, sachant très bien que, s'il se rend devant le Tribunal révolutionnaire, alors qu'il est accusé de « trahison », il a de grandes chances de finir sur l'échafaud comme Lavoisier, puisque nous sommes à la tragique époque des noyades de Nantes, des massacres de septembre et des tragiques combats qui ensanglantent les deux camps : Républicains et chouans, révolutionnaires et royalistes, réfractaires et jureurs, Parisiens, Lyonnais, Toulonnais, Bretons et Vendéens.
- 32 Paoli se rallie donc au royaume anglo-corse (1794-1796), et, au sein de ce nouveau royaume, il y a deux autorités qui se disputent à Bastia le pouvoir : 1) le gouverneur de Corse pour George III d'Angleterre, Sir Elliot, et Paoli est très opposé à lui en raison d'une série d'incidents, parce que l'on a vu notamment un buste de Paoli brisé à Bastia, et 2) le général Stuart, qui lui en revanche a toute la faveur de Paoli. En 1795, lorsque ce royaume s'effondre, Paoli part définitivement pour Londres et on a vraiment l'impression qu'une aventure de soixante ans (1736-1796) est en train de se terminer parce qu'en 1796 il rentre à Londres et, dans les jours qui suivent, Frédéric de Neuhoff, neveu de Théodore, vieux monsieur de soixante et dix-sept ans, se suicide en se tirant une balle dans le tête devant l'abbaye de Westminster et on pourrait pratiquement considérer ce suicide comme la fin d'un rêve commencé dans les années 1735-1736.
- 33 Après la mort de Frédéric, Paoli, septuagénaire, puis octogénaire, se partage entre Bath et Londres. Vieillard aimable, toujours célibataire, il aime les jolies choses, les beaux meubles, la compagnie des jeunes et jolies femmes, et continue à suivre de très près ce qui se passe en Corse, notamment l'aide que la Russie apporte aux Corses en 1798, car le tsar Paul Ier s'intéresse beaucoup à l'île. Pendant la révolte de la Crocetta, la maison de Paoli est détruite (1798), sauf cet escalier monumental qui existe toujours aujourd'hui à Morosaglia.
- 34 Jusqu'à sa mort à quatre-vingt deux ans en 1807 à Londres, Paoli reste un vieux monsieur qui défend jusqu'au bout le principe de tolérance. C'est vraiment ce qui est le plus marquant dans son œuvre. C'est quelqu'un qui s'entendait bien avec le Bey de Tunis, qui a hébergé les corsaires tunisiens entre 1755 et 1769 en Corse, qui leur a offert de quoi se dépanner lorsqu'ils ont eu des avaries sur les côtes de Corse. C'est quelqu'un qui a reçu les Juifs en Corse, qui a créé notamment à l'Île-Rousse un embryon de colonie juive à partir de 1768, en créant ce petit port d'Île-Rousse qui devait être le port rival de Calvi, toujours resté fidèle à Gênes. C'est quelqu'un qui a toujours mis l'accent sur

l'éducation et je pense que c'est sûrement son plus beau titre de gloire, plus que son titre politique : il a toujours défendu la méritocratie.

- 35 Ce petit-fils de meunier est en effet arrivé à un niveau de culture exceptionnel, lisant aussi bien Tacite, Virgile que le chevalier de Ramsay. Paoli parle l'anglais, l'italien, rêve d'aller à Venise, mais se trouve trop vieux à quatre-vingts ans pour entreprendre le voyage ; il voudrait aller découvrir la tombe de son père mort en 1763 à Naples et sur laquelle il ne pourra jamais aller se recueillir. Il voudrait revoir l'Italie, compte beaucoup sur Maria Cosway pour partager ses dernières années, en voyages notamment. Mais Maria le déçoit parce qu'elle veut créer une école pour jeunes filles à Lyon, et donc elle a besoin du cardinal archevêque de Lyon : le cardinal Fesch. Et Fesch profite des demandes de Maria pour dicter une lettre à Maria en lui disant en quelque sorte : « Si Paoli écrit cette lettre au Premier Consul, Bonaparte acceptera qu'il revienne ». Mais dans cette lettre, Paoli serait obligé de se déjuger. Et Paoli répond à Maria qu'il n'est pas homme à écrire ce genre de choses pour plaire au cardinal. A partir de ce moment là, cette correspondance, qui est une source, pour nous, très importante, s'arrête et on voit donc un vieux monsieur décliner entre divers états grippaux ou bronchiques, mais il reste lucide jusqu'au bout, voulant toujours aider les jeunes à se former, en particulier les jeunes de sa famille. Il souhaite notamment faire venir les petits-enfants de ses sœurs, élevés en Toscane, en France, en disant :
- « Maintenant que la Corse appartient à l'entité française, il faudrait que mes petits-neveux viennent faire leurs études en France, parce que je voudrais qu'un jour ils puissent briller dans le monde et surtout défendre la mémoire de leur grand-oncle (c'est-à-dire lui), de leur arrière-grand-père (Hyacinthe) et pour redire ce que nous avons fait. »
- 36 Mort à Londres en 1807, d'une mauvaise grippe, Paoli est enterré à l'ombre de Westminster, comme Neuhoff. Exhumé en 1889 pour le centenaire de la Révolution française, ses cendres furent transportées, là où elles sont encore aujourd'hui, au rez-de-chaussée de sa maison de Morosaglia, maison ornée d'armoiries qui divisent le village. Quand je suis allé faire des photographies, des gens m'ont dit : « *Ce sont ses armoiries, il n'était pas du tout Franc-maçon* », d'autres m'ont dit : « *Si, si, ce sont des armoiries maçonniques* ». En fait, sur la façade, on voit un bras, ce qui est souvent le cas pour un militaire, dans le cas présent c'était plutôt le bras de la Justice, que l'on appelle « la Justice Paoline », un bras et un avant-bras, cela fait les deux côtés d'un Triangle et avec ce bras il tient une épée qui forme le troisième côté du triangle. Et on s'aperçoit que sur la statue qui est en bas du village, quelqu'un a arraché l'épée comme par hasard pour enlever justement ce symbole du triangle.
- 37 Voilà à peu près ce que je pouvais vous dire sur Pascal Paoli, qui a été un homme admiré par l'ensemble de ses contemporains, de Joseph II de Prusse, qui lui a offert une épée qui est encore dans sa maison natale de Morosaglia, qui a été admiré par Catherine II, qui en avait besoin parce qu'elle recherchait une base géostratégique en Méditerranée, pour aller faire la guerre dans les années 1770 à l'Empire Ottoman ; admiré de George III, qui l'a pensionné pendant une trentaine d'années. La France de Louis XV pensionnait elle John Wilkes ; admiré par Rousseau, par Boswell, moins par Voltaire protégé de Choiseul ; admiré enfin, et je finirai peut-être là-dessus, parce que cela montre une certaine unanimité intellectuelle - par les Jésuites et on a des Jésuites qui ont écrit en 1763/1764 : « *Cet homme fait honneur à l'Humanité* », ce qui est, je crois, le plus beau compliment que l'on puisse rendre à ce cosmopolite qui se définit à la fin de

sa vie non plus comme « *citoyen du monde* » mais comme « *citoyen du ciel* » et il emploie d'ailleurs cette expression dans ses dernières lettres : « *Maintenant plus rien ne m'intéresse, je ne me prépare plus qu'à être citoyen du ciel.* »

RÉSUMÉS

Peu aimé en France, Pascal Paoli, héros corse du XVIII^e siècle, est considéré comme l'opposant à la cause française, chef d'un *Etat Corse* qui a existé de 1755 à 1769. Il est regardé comme un grand homme ailleurs dans le monde surtout en Angleterre et aux Etats-Unis. Les généalogies et les réseaux des familles corses, permettent de mieux appréhender la complexité du personnage souvent caricaturé en chef des nationaux, ancêtre des nationalistes et indépendantistes.

Not beloved in France, Pascal Paoli, corsican hero from the XVIIIth century, is esteemed as the opponent to the french cause, leader of a corsican state which has been from 1755 to 1769. he is known as a great man everywhere else into the world paticularly in England and in the United States. Genealogies and corsican families's networks allow us to understand much better the complexity of this person very often caricatured as a nationalist leader, ancestor to nationalists and independentists.

INDEX

Mots-clés : Corse, réseaux, Lumières, Pascal Paoli, généalogie

AUTEUR

MICHEL VERGÉ-FRANCESCHI

Université de Tours F. Rabelais